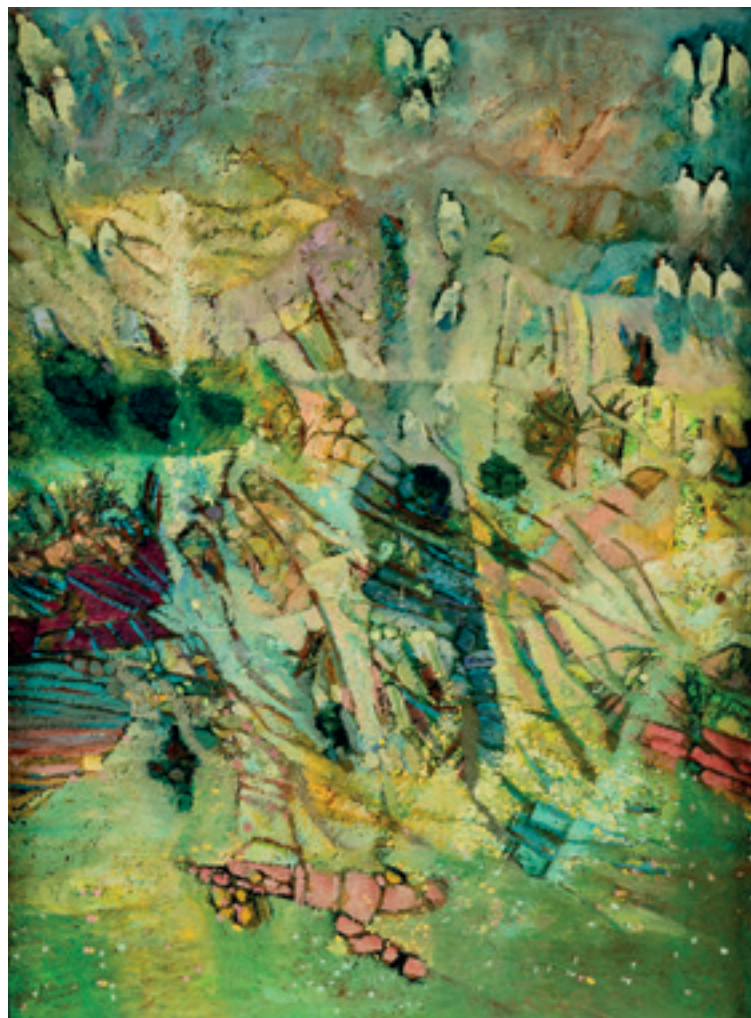
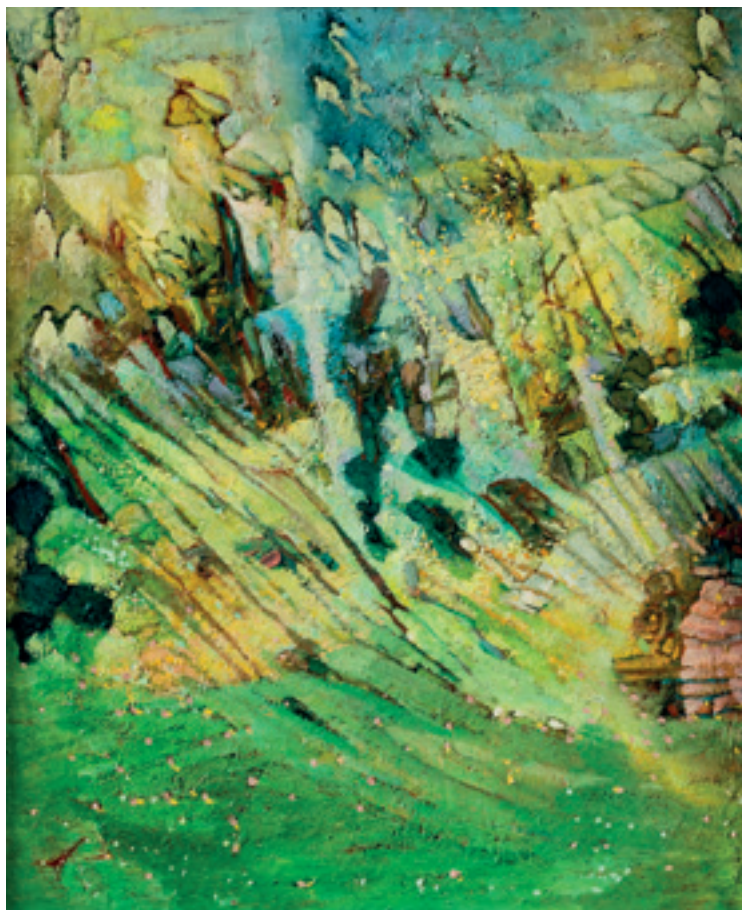


# La disparition dans les nuages de **BENANTEUR**

Astre de pure clarté, qui illumine tel un soleil les artistes arabes de la génération née en 1930, Benanteur pratique l'art de la joie, avec une grâce mystique abandonnée et ployante d'inspiration soufie. Son œuvre de nuit finie, encore trop peu montrée en France, bien qu'immense comme les sables, fonde l'art algérien moderne. Après la disparition du peintre le 31 décembre 2017, le musée de l'Hospice Saint-Roch à Issoudun, ancien Hôtel-Dieu du Moyen Âge, convoque en majesté sa solitude solaire et son pur silence. > PAR EMMANUEL DAYDÉ



---

*Benanteur*  
Musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun  
Du 9 juin au 9 septembre 2018

---

Dans le célèbre roman de l'an mil *Le Dit du Gengi*, entre les chapitres XVI et XVII, Murasaki Shikibu fait disparaître dans les nuages le prince Gengi, oblitérant son entrée en religion et sa mort prochaine. À l'instar du prince japonais, le peintre algérien Benanteur n'a pas totalement disparu à la fin de l'année 2017 mais, à l'image des élus qui cherchent à s'annihiler en Dieu, sa peinture s'est fondue en lumière derrière les nuages. Comme dans la mystique soufie, la vision douloureuse d'un monde de haute pensée que ce solitaire n'a jamais cessé de peindre toute sa vie, du désert au jardin, aspire au néant. De santé fragile, le jeune Abdallah a découvert la peinture au lit (comme Matisse), tirant profit de ses lectures penses

en les confrontant aux splendeurs de la nature algérienne. Se liant d'amitié, à l'âge de quinze ans, avec Mohammed Khadda, autodidacte et futur chef de file de l'école des Peintres du Signe (à laquelle Benanteur demeurera étranger), le jeune homme, qui n'a pas encore pris le nom de Benanteur et s'appelle Ben Antar – comme le héros préislamique –, va peindre en l'ardente compagnie de son ami dans les environs de Mostaganem, au pied du Dahra, ce massif calcaire tourmenté du Petit Atlas qui va s'abîmant dans la mer. Peut-être parce que, comme le remarquait Assia Djebar, « l'enfance finit trop tôt dans les pays du soleil », Benanteur gardera toute sa vie une infinie nostalgie de ses jeunes années. L'influence du Pays-Paysage de Mostaganem se révélera décisive, dans son aspiration à « une sorte de tension vers l'éternel » (Boudjedra).

## Les parages du vide

En 1953, soit un an avant la Toussaint rouge lancée par le FLN, qui marque le déclenchement de la guerre d'Algérie, le jeune homme de 22 ans se rend en France. Après son installation dans la capitale, il sacrifie à l'abstraction lyrique de la nouvelle école de Paris. À l'instar des grilles colorées de Bissière ou de Bazaine, Benanteur enserme des fragments d'écritures dans des arabesques et des entrelacs aux jaunes éteints et aux bleus-verts assourdis, tels « des poèmes qui se voient au lieu de se sentir » (Bazaine). Cette non-figuration poétique et colorée lui paraît alors rencontrer l'art des poteries et des tapis de son pays d'origine. « Le langage des lignes, des formes et des couleurs s'adapte naturellement au sens intuitif des Algériens, remarque-t-il. Un Maghrébin, quel qu'il soit, voit abstrait. » En 1957, il réalise des aquarelles toutes blanches et lumineuses sur lesquelles il pose délicatement sa calligraphie colorée. Mais, tout de suite après sa première exposition en 1958, Benanteur se détache de cet art informel décidément trop impersonnel. Retrouvant l'ocre des sables, des écorces et des rochers de son enfance, il supprime toute forme identifiable, efface le moindre signe compréhensible et réduit sa palette à une gamme restreinte. Entre 1958 et



■ *Pâturage de lumière.*  
1985, triptyque, huile sur toile, 81 x 180 cm.  
Collection Claude et France Lemand, Paris.



1961, en pleine guerre d'Algérie, le Mostaganémois se lance dans de grands monochromes horizontaux de désert et d'absence. « Pendant cinq ans, c'est l'ocre qui a régné, avec ses dégradés, miel et sable », avoue Benanteur. Tel Jean Dubuffet lors de ses séjours enthousiastes au Sahara à la fin des années 1940, il voit dans les sables du désert « comme un immense cahier de brouillon, comme un vaste tableau noir d'école tout plein de chiffres dans lequel on vit, on s'immerge, on se dissout, on se sabote ».

## Guerre et amour

La guerre, qui fait rage dans son pays d'origine et suscite une vague d'attentats en France métropolitaine, le laisse désemparé. Quoique marqué par la vision humaniste des communistes qu'il côtoie à Ivry, l'Algérien de Paris répugne à toute action politique. Alors que son frère Charef est porté disparu cette même année 1958, Benanteur, hanté par le tragique de l'existence, se réfugie dans le silence de la gravure pour échapper à son mal-être. Jugeant peu probants ses premiers ouvrages conçus en collaboration avec des poètes algériens vivants qui, préoccupés de mots d'ordre politiques, n'ont finalement cure de ses aspirations, Benanteur réalise en 1965 deux livres sur des poèmes de l'Américaine Emily Dickinson et sur ceux de sa propre épouse Monique Boucher, qui lui paraissent ouvrir de nouvelles portes à sa perception. Seul maître à bord de ses partages de midi poétiques, Benanteur va créer de manière boulimique 1 500 ouvrages en 40 ans, tous en nombre limité d'exemplaires, voire le plus souvent uniques, et enrichis d'épreuves d'essai de gravures, de dessins et de gouaches. Cette même année 1965, au même moment que Pierre Guyotat, Benanteur édifie lui aussi un tombeau pour cinq cent mille soldats dédié à la mémoire de son frère, en faisant entrer tous les livres qu'il crée dans une collection qu'il baptise du nom de *Charef* (qui signifie *Honneur* en arabe). La métaphysique frileuse de ce grand lecteur, seule à même de lui faire surmonter sa propre peur, englobe des

poètes voyants européens, comme Hölderlin, Rimbaud, Garcia-Lorca ou Yourcenar (dont il illustre *Le Dernier Amour du prince Genghi*), qu'il mêle avec les visionnaires poètes persans lus durant son adolescence, tels Rumi, Attar ou Khayyam. En 1984, il brosera ainsi un lumineux polyptyque, tremblant comme un mirage, qu'il intitule *Jardin de Saadi*, l'auteur médiéval du *Golestân* (Jardin de roses), recueil d'aphorismes poétiques présenté comme une collection de roses et rédigé en huit chapitres comme autant de portes du Paradis. Après avoir peint en 1980 un polyptyque d'extinction de la lumière en dix panneaux verticaux consacré aux *Illuminations d'Al-Hallaj*, Benanteur revient en 1988 sur cette montée au ciel d'un prédicateur mystique du X<sup>e</sup> siècle, jugé hérétique. Il dessine alors à l'encre de Chine une fantomatique *Crucifixion d'Al-Hallaj*, où la figure esquissée du crucifié soufi paraît échappée de la plume acérée de Rembrandt, revue et corrigée par la brosse frénétique d'un lettré chinois de l'époque des Song du Sud (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).

## Pâturages de lumière

À force de graver ses anges et ses démons sur ardoise, zinc ou linoléum, Benanteur a fini par émerger des ombres asphyxiantes de sa période noire. Réapparue par degrés au début des années 1970, une lumière jaune entoure de halos mystérieux de simples objets, pots ou flacons posés en ligne sur une table, à la manière des natures mortes métaphysiques de Morandi ou de Staël. Cette lumière surnaturelle souligne aussi, à la façon des rutilants jardins paradisiaques de Bonnard, les reliefs de la Bretagne, où la famille Benanteur passe chaque été ses vacances. En 1975, on diagnostique à la mère du peintre, venue subir des examens en France, un cancer du sein. Bouleversé par cette visite inopportune de la maladie, Benanteur peint, entre 1975 et 1976, une énigmatique série de 23 *Visiteuses*, éblouissants nocturnes à la Whistler remplis d'ombres et de scintillements, dont la facture impressionniste en très légères petites touches cache la mélancolie d'une esthétique symboliste. La figure blanche et blême d'une femme voilée vue de dos, qui évoque les blanches femmes turques peintes par les Bellini de Venise, incarne un sein palpitant en forme de montagne ou de menhir, sous la nuit étoilée. Le soufisme discret du peintre algérien rejoint là l'angélisme doux et mystérieux des ombres blanches du Nabi chrétien Maurice Denis, qui, en transposant ses visions sur la plage de Perros-Guirec, voulait simplifier « non pas dans le sens de supprimer certaines parties de l'objet mais de rendre intelligible ». À partir de 1984, l'Algérie rêvée règne dans son œuvre. Tout à la fois vision onirique des morts et des anciens disparus, résurgence des fêtes de l'enfance, notamment du Moulid (où les fidèles descendaient puis remontaient en procession, une chandelle à la main), le vert jardin amoureux des *Pâturages de lumière* dialogue avec l'Italie de la peinture, celle des primitifs Giotto ou Piero della Francesca – Italie qu'il visite avec passion tous les étés entre 1981 et 1987. Tandis que l'ultime *Transfiguration* de Raphaël lui inspire un *Mont des Oliviers* irradié, Benanteur instaure une dimension d'immensité presque américaine (saharienne en fait) à sa peinture et insuffle un nouveau climat de sérénité dans de somptueux polyptyques assumptionnistes. Au cours de ces années 1980, l'outre-lumière, noir de soleil aussi aveuglant que l'outre-noir de Soulages, décolore de son incandescence le centre ou la partie supérieure de tableaux en forme d'infini ascendant, sur une ligne d'horizon qui s'enfuit. Volée au soleil brûlant d'Algérie et à sa chaleur accablante qui s'appuie, s'oppose et se presse sur le dos des hommes, la matière éblouie et comme en fusion qu'utilise Benanteur ne s'apparente plus à la couleur mais au réfléchissement même de la lumière. Mais, en élargissant la montée au ciel en de multiples panneaux comme autant de paravents japonais longs de



■ *Le Retour à Tipasa.*  
1985, triptyque, huile sur toile, 150 x 170 cm.  
Collection Claude et France Lemand, Paris.

plusieurs mètres, la série des *Élus* porte l'incandescence de la vision soufie de Benantour à son paroxysme et contraint le spectateur à cligner des yeux devant cette brûlante vision interdite. Dans *Les Élus du soir*, le noir et le bleu du rêve méditerranéen se rencontrent fondus l'un en l'autre, telle une coulée d'ombres atomiques se conjuguant en des explosions de bleus profonds.

## Ni d'Orient, ni d'Occident

Dans les années 1990, la poétique de l'artiste quitte le seul souvenir des rocs et des eaux de l'Algérie et se tient hors de lui-même en élargissant sa prière d'extase aux beautés du monde tout entier. S'engageant dans un Haut-Pays imaginaire en forme de gorges, de défilés, de cols et de falaises roses et bleues, le *wanderer* algérien

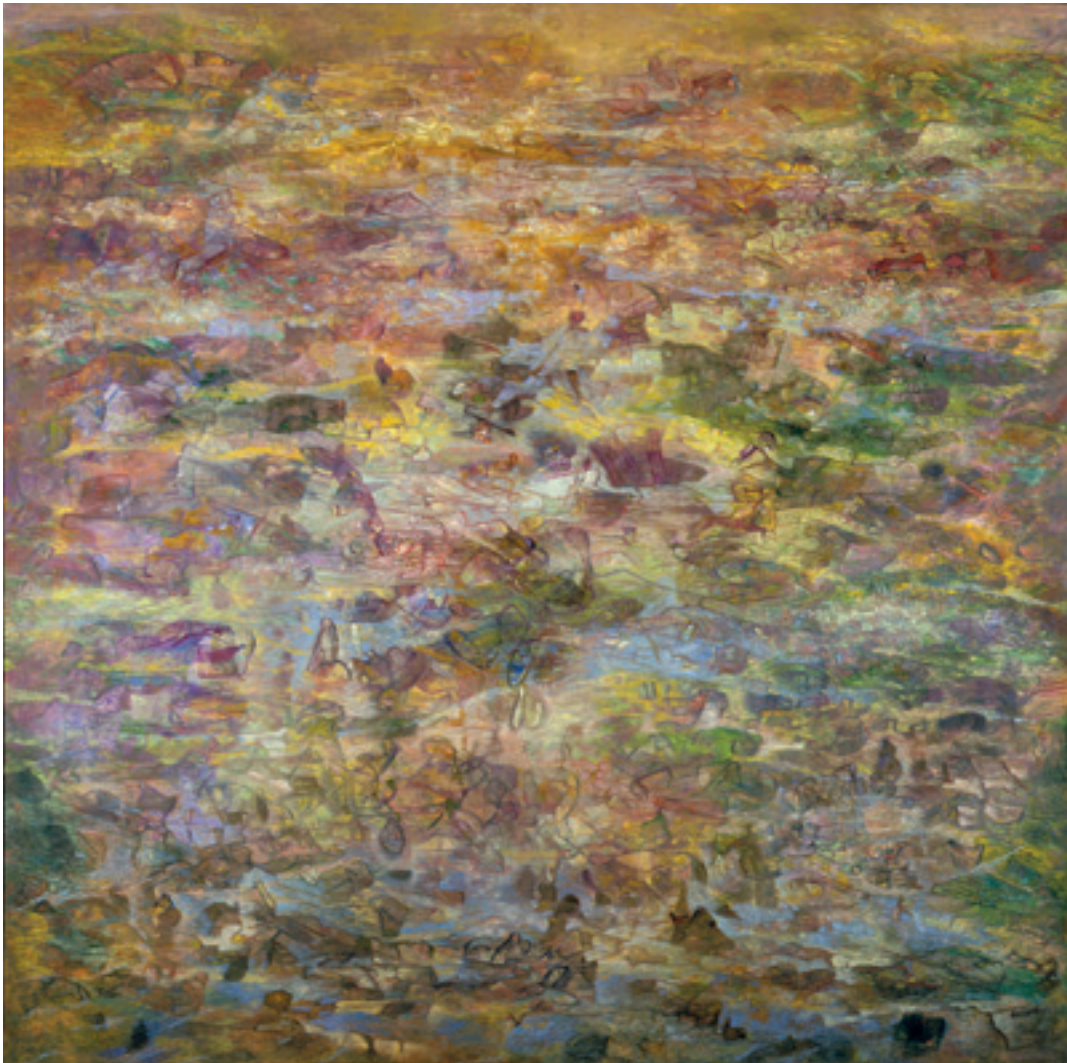
traverse en pensée l'Orient, la Perse, l'Inde et le Pakistan, le Cachemire ou l'Andalousie. Dans des tondos qui n'ont plus ni haut, ni bas, ni terre, ni ciel, au milieu d'éboulis de pierres alvéolées, de nouveaux horizons apparaissent pour s'étagérer en de lointains massifs ascensionnels qui prennent la forme de cercles concentriques. Des porosi-



tés laiteuses de la roche, des écailles de serpent du sol, des failles abruptes des montagnes, la couleur sourd alors dans des lumières irisées et voilées pour atteindre à « une sorte d'intériorité laineuse ouatée » (Boudjedra). Abandonnant les formats d'élévation verticale pour favoriser des dilutions plus horizontales, le peintre recherche l'absolution dans la mer toujours recommencée du Grand Ouest. Fasciné par la sauvagerie de l'île d'Ouessant, par sa côte découpée et balayée par les vents, toujours écumante de gerbes furieuses, Benanteur retrouve les sensations éprouvées autrefois devant la chaîne immergée du Dahra algérien. À l'aube des années 2000, se rapprochant de la leçon élémentaire de Turner et de l'esthétique anglaise de l'air, de l'eau et du vent, pour la conjuguer avec la grande extinction nirvanesque appelée par le soufisme, Benanteur poursuit son ascèse de la disparition en réfrac-

tant ses impressions bretonnes sur des carrés de mers impassibles et infinies. Portées par un élan pur et diffus, ses couleurs et ses lumières s'éteignent doucement pour mieux déverser leur anéantissement dans l'océan de l'âme. Et en 2003, son *Évanescence* n'est plus qu'un dernier rougeoiement magmatique qui luit dans l'obscurité du temps.

« Je ne suis ni chrétien, ni juif, ni zoroastrien, ni musulman, s'écriait Rumi en extase dans un des ghazals mystiques de son *Diwan-e-Shams-e Tabrizi*. Je ne suis ni d'Orient, ni d'Occident, ni de la terre, ni de la mer. Mon lieu est le non-lieu, mon signe est le non-signé. » À l'image du maître soufi, l'Algérien éparpille sa totalité pour mieux la retrouver épandue. Pèlerin en exil de lui-même, Benanteur donne à la touche de son pinceau la qualité informe de la vague et exécute des formats





■ *La Caravane du soir.*  
2010, diptyque, huile sur toile, 100 x 200 cm.  
Collection Claude et France Lemand, Paris.

## ABDALLAH BENANTEUR EN QUELQUES DATES

Né en 1931 à Mostaganem (Algérie). Décédé en 2017 à Ivry-sur-Seine. Représenté par la galerie Claude Lemand, Paris.

identiques, aux stricts côtés égaux, comme autant de poèmes lucides. L'expressionniste *Bourrasque* noire aux lueurs jaunes de 1998 se dissout dans les brumes grisées et les vapeurs rosées de la *Vague* expirante de l'an 2000. Franchissant le nouveau millénaire à la façon d'une ombre déjà passée de l'autre côté, Benanteur ne peint plus que des seuils mangés et des orées exsangues, ultimes pérégrinations de l'âme de naufragés cherchant à gagner une île des morts consolatrice. Inversion agrandie des rouges reflets sur l'eau d'*Impression Soleil levant* de Monet, les barres noires sur la mer de *Vers Ouessant* paraissent accompagner en silence le corps invisible d'un roi celte vers Avalon. Ondulations grises, à peine parsemées de phosphorescences colorées et d'ombres fantomatiques, les diptyques prémonitoires de 2010, intitulés *Exode*, *Vague* ou *Naufrage*, sont des sommes en miroir du divin, qui retournent à la nuit comme de petites Algérie mortes à elles-mêmes. En 2011, Benanteur connaît sa dernière éruption volcanique et livre avec frénésie une ultime coulée de peintures, en une testamentaire œuvre au noir. Marquées par la maladie et l'oubli qui enténébre sa mémoire, les dernières années d'existence de cet enfant du siècle ne lui permettent plus de peindre. Retournant à l'obscurité avant même de la rejoindre, Benanteur disparaît dans les mortes eaux d'un moi qui n'existe plus. ■

### Sélection d'expositions

- 1957 | *Benanteur, peintures*, galerie Cimaïse, Paris
- 1970 | *Œuvres graphiques*, A. R. C., Musée d'art moderne de la ville de Paris.
- 1989 | *Pâturages de lumière, peintures / Le dernier amour du Prince Genghi de Marguerite Yourcenar, gravures de Benanteur*, galerie Claude Lemand, Paris
- 1993 | *Œuvres sur papier*, Musée National des Beaux-Arts, Alger
- 2003 | *Abdallah Benanteur, le peintre des poètes, rétrospective*, Institut du monde arabe, Paris
- 2013 | *Le Noir et le Bleu. Un rêve méditerranéen*, MUCEM, Marseille
- 2014 | *Portrait de l'Oiseau-Qui-N'Existe-Pas. Collection Claude et France Lemand*, musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun
- 2017 | *Le Testament, peintures ultimes, 2003-2011*, galerie Claude Lemand, Paris



■ *Andalousie.* 1992, huile sur toile, 150 x 150 cm.  
Collection Claude et France Lemand, Paris.